



**Roberto Dapavo**

Université de Turin, Italie

r.dapavo@tiscali.it

Christian Salmon, 2013, *La cérémonie cannibale*.

*De la performance politique*, Paris : Fayard, 2013, 160 p.

Après avoir publié en 2007 *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires*, Christian Salmon revient à parler du *storytelling* avec *La cérémonie cannibale. De la performance politique*. Dans cet essai, l'auteur analyse la fonction de l'État ainsi que le statut de l'homme politique à l'âge du néolibéralisme et des nouvelles technologies. Le *storytelling*, l'usage du récit à des fins de communication politique, permet de capter l'attention et de fidéliser les audiences par le biais de l'intrigue et des engrenages narratifs, un peu comme cela se passait auparavant pour le logo ou l'image de marque.

Cet essai se compose de trois chapitres avec un préambule intitulé *De l'insouveraineté*. Salmon décrit la condition politique et le processus d'auto-dévoration de l'*homo politicus* commencés au début des années 1980 sous l'effet de la révolution néolibérale des gouvernements de Ronald Reagan aux États-Unis et de Margaret Thatcher au Royaume-Uni. Salmon tente d'offrir au lecteur le portrait d'une nouvelle génération *néopolitique*, caractérisée par une crise générale de la représentation ainsi que de la confiance. La révolution néolibérale a vidé progressivement l'État de son contenu ; l'homme politique, par conséquent, a perdu toute autorité et se présente non plus comme quelqu'un à qui il faudrait obéir mais comme un objet de consommation, « un produit de la sous-culture de masse, un artefact à l'image de n'importe quel personnage de série ou de jeu télévisé... » (p. 10). Ce phénomène se présente un peu partout dans les démocraties occidentales mais tout particulièrement en Europe. Salmon parle à ce propos d'« insouveraineté », de démocratie « sans repères, sans frontières, sans substance, désorientée, guidée par des dirigeants qui méritent d'être qualifiés de *dédémocrates* aussi bien que d'*insouverains* » (p. 13).

Dans le premier chapitre, Salmon analyse la campagne électorale de 2008 qui a conduit à l'élection de Barack Obama à la présidence des États-Unis. Pour la première fois il y a eu une synchronisation des performances de nature très

différente (le *happening* politique et la série télévisée). La performance d'Obama a été la première à l'ère du numérique, et a su réunir quatre âges médiatiques : l'âge tribunitienne de la harangue publique (Lincoln, M. L. King), l'âge de la radio (Roosevelt), l'âge de la télévision (Kennedy) et, enfin, l'âge d'Internet. Elle a été une source d'inspiration pour les candidats politiques européens.

L'élection d'Obama a fait comprendre que ce n'est plus l'économie ou le poids de la classe moyenne qui détermine le vainqueur d'une élection mais que c'est plutôt la réussite ou bien l'échec d'une performance (on parle de politique-spectacle), c'est-à-dire la manière dont on obtient une connexion et une identification symbolique entre les politiques-acteurs et les électeurs. La campagne électorale peut être comparée à une scène avec une tension dramaturgique dans laquelle se jouent des effets performatifs complexes et où chaque candidat utilise un langage de persuasion. Paradoxalement ce sont les aspects socioculturels (la morale du candidat etc.) qui l'emportent sur les idéologies. Ce sont donc le fil narratif, les métaphores et la capacité à susciter une identification qui déterminent le vainqueur d'une élection.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur décrit les campagnes électorales occidentales. Les élections françaises de 2007 et de 2012 montrent que l'élection du nouveau président de la République se joue sur deux scènes concurrentes : celle du protocole d'un côté et celle de l'opinion de l'autre. Pouvoir et télé-réalité se confondent : le candidat doit réussir à allier l'institutionnalité au bazar médiatique. « L'obligation de performance [...] donne aux campagnes électorales le rythme et la forme d'une suite de coups performatifs qui ont la capacité de focaliser l'attention et de provoquer des épidémies médiatiques » (p. 56).

Dans un contexte de « dramaturgie des campagnes », les sondages acquièrent une grande importance : sonder signifie enchanter le vote. Pour que ce soit crédible, un sondage doit rythmer le *timing*, créer le suspense, structurer des attentes et surtout éviter la fuite ou l'abstention au vote. Les électeurs, suivent les campagnes comme un *reality-show*, comme des histoires avec une succession d'épisodes qui captent l'attention.

En 2012, Obama avait confié que l'une des plus grandes erreurs des deux premières années de son mandat avait été l'absence d'un récit efficace, la nouvelle doxa en matière de communication des partis politiques : « Les campagnes électorales sont devenues, comme leur modèle américain, des 'festivals de narration' au cours desquels s'affrontent des personnages plutôt que des idéologies et où l'élection sanctionne la performance d'un acteur-candidat, sa capacité à capter l'attention et à susciter l'émotion, plutôt que ses compétences ou son expérience » (p. 86).

Dans le troisième chapitre, Salmon propose une analyse du film *L'Exercice de l'État* de Pierre Schoeller, un voyage dans les démocraties à l'ère de l'hypermédiatisation et une réflexion sur la dévoration du pouvoir à l'âge néolibéral. Le film illustre l'expérience que font les hommes politiques avec un pouvoir « en mal de souveraineté » (p. 105), un non-pouvoir, au moment où les structures, les charges et les attributs de l'État s'écroulent engloutis dans la mondialisation : « On avait les plus belles compétences et ils ont tout gâché. L'État, c'est devenu une misère. Une vieille godasse qui prend l'eau de partout. Il n'y a plus d'argent. Il n'y a plus de puissance. [...] C'est quoi le pouvoir sans la puissance ? » (p. 106). Dépourvu de souveraineté, l'État se limite « à un pouvoir sur les esprits, sur les cerveaux, sur l'attention humaine » (p. 108). Dans les démocraties occidentales, ce n'est plus le peuple qui gouverne mais l'audience : l'homme d'État est obligé à se reprogrammer continuellement.

La révolution néolibérale concerne aussi le domaine managérial de l'entreprise qui impose aux individus l'obligation de la performance : une révolution de la subjectivité, qui doit avoir comme modèle les valeurs de la mobilité et de la flexibilité. La vertu ne réside plus dans la conformité aux règles, qui sont devenues rares et contradictoires, mais dans la flexibilité. Comme pour son statut, le corps de l'homme politique aussi a subi un processus de transformation, de mise à nu : « Désormais, c'est la maigreur qui donne aux gouvernants leur crédibilité. Le temps est à la diète tout autant qu'à la dette » (p. 126). La maigreur du corps de l'homme politique préfigure, en quelque sorte, la sobriété, la simplicité, une « nouvelle modestie » des conduites. C'est une sorte de rédemption et de seconde naissance du candidat : « L'homme rond de l'État-providence, le bon vivant des banquets radsoc, a cédé la place au corps maigre et surentraîné de l'homme politique néolibéral. [...] Le corps politique néolibéral doit incarner le caractère précaire, éphémère, nomade, passager, de toute activité ou construction. [...] Une maigreur synonyme d'adaptabilité, de flexibilité » (p. 127-128). Le corps des puissants est exposé à une surexposition médiatique qui peut arriver jusqu'à la dévoration, à la voracité des médias.

Pendant des siècles, le dispositif représentatif du pouvoir est resté presque le même ; il possédait les mêmes rituels, les mêmes modalités de transmission de la voix et de convocation des foules. Internet et les moyens de communication ont bouleversé radicalement ce dispositif avec une surcharge d'informations, un problème qui touche tous les secteurs de la vie économique et politique : les spécialistes ont parlé à ce propos d'« infobésité » ou de « harcèlement textuel ».

Avec cet essai, Salmon nous montre que l'homme politique, tel que nous le connaissons, est en train de disparaître, non comme l'extinction d'une espèce, mais « au comble de son exposition, dans une surexposition médiatique » (p. 150). Parallèlement, l'État devient un « trou noir qui aspire ce qu'il reste du rayonnement du politique. *L'homo politicus* y apparaît non plus comme le porteur d'un changement annoncé, mais comme un spectre éclairé par les flammes de sa propre dévoration » (p. 151).

L'édition italienne de ce livre, publiée en 2014 (Rome : Fazi Editore) et traduite par Nicola Vincenzoni, contient une *Prefazione all'edizione italiana* rédigée par l'auteur lui-même. Salmon désire présenter au lecteur italien son livre à travers l'œuvre de deux auteurs très différents l'un de l'autre : Christian Andersen et Milan Kundera. Le fabuliste danois est l'auteur de *Les habits neufs de l'empereur*, un conte qui démontre les mystères du pouvoir et les pièges de la souveraineté à travers l'histoire du roi nu. L'empereur d'Andersen conserve toute son actualité : c'est un portrait magnifique de nos gouvernants sans pouvoir, soumis aux diktats des multinationales et des marchés financiers. La deuxième œuvre c'est un roman de Kundera, *La fête de l'insignifiance* où l'auteur voit dans le nombril nu un signe de nos temps, le totem d'une humanité renfermée sur elle-même.